



Cinéma

«Un cliché positif est aussi réducteur qu'un cliché négatif»

En compétition au FIFDH, qui se déroule jusqu'au 13 mars à Genève, le documentaire «Je suis noires» s'intéresse au racisme dont sont encore victimes trop de Suissesses. Rencontre avec les coréalisatrices, Rachel M'Bon et Juliana Fanjul

Propos recueillis par Stéphane Gobbo

🐦 @StephGobbo

Une cadre bancaire junior, une avocate, une psychologue, une écrivaine ou encore une étudiante... Les femmes que filment Rachel M'Bon et Juliana Fanjul ont toutes en commun le fait d'être Suisses et noires. Présenté en compétition dans le cadre du FIFDH (Festival du film et forum international sur les droits humains), *Je suis noires* est un documentaire à la première personne qui mêle l'histoire de Rachel M'Bon – née à Fribourg d'une mère suisse alémanique et d'un père congolais – à celles d'autres femmes ayant vécu dans leur parcours des situations discriminatoires, que cela passe par des comportements ouvertement racistes ou par des remarques condescendantes.

La force du film tient autant à celle des témoignages qu'il propose qu'à la manière dont le duo de réalisatrices a réussi à les imbriquer, non pas pour défendre de manière militante une cause, mais pour simplement rendre visible une réalité qu'on a tendance à occulter. Oui, il existe bien en Suisse, comme ailleurs, un racisme systémique dont sont encore trop souvent victimes des Suissesses de deuxième ou troisième génération.

Quel a été l'élément déclencheur qui vous a poussée à raconter votre histoire – et à la mêler aux destins d'autres femmes – à travers un film?

Rachel M'Bon: Il y a eu une succession de déclencheurs et la prise de conscience que malgré mes efforts d'assimilation, j'étais encore parfois perçue par

la société comme illégitime. L'urgence de réaliser ce film est venue de là, mais aussi des témoignages que j'ai recueillis sur le compte Instagram «Noires», que j'avais créé en 2018 et qui touchait des femmes noires ou des gens acquis à la cause, mais pas le grand public. J'ai alors pris conscience qu'il fallait visibiliser ces traumas, cette discrimination. Comme on jette une bouteille à la mer, j'ai envoyé un message à Nicolas Wadimoff [réalisateur, producteur et responsable du Département cinéma de la HEAD] et il m'a immédiatement donné rendez-vous et présenté Palmyre Badinier, qui est devenue ma productrice.

C'est à ce moment-là qu'est venue l'idée d'une coréalisation, d'un travail en binôme?

Juliana Fanjul: Je pense que c'était important pour la production d'avoir une femme ayant une expérience de réalisatrice et ayant surtout signé des films engagés [*Muchachas*, *Silence radio*], notamment sur la place des femmes et les relations de pouvoir. Mais j'ai fait très attention à ne pas tomber dans le piège de la Blanche qui prendrait le dessus pour raconter l'histoire des Noires. Il fallait vraiment qu'on soit à égalité, même si on savait dès le départ que Rachel allait être plus dans l'écriture et moi dans la réalisation. Mais on n'a pas travaillé seules: il y a aussi des mots, dans la voix off, qui viennent de nos échanges avec notre monteur, Claudio Hughes, ce qui peut paraître étonnant puisqu'il s'agit d'un homme blanc dans la cinquantaine.

R. M'B.: Ça a été un travail cathartique, Claudio a eu



ce rôle à la fois de monteur et de psychologue analysant le propos du film. Il y a eu beaucoup de larmes et de moments très durs, mais ça m'a permis d'aller vers la simplicité et la sincérité, alors qu'au début, comme par crainte d'afficher ma vulnérabilité, je me réfugiais derrière un discours distant qui s'approchait plus de la réflexion sociologique.

Avez-vous été surprises par la force des témoignages recueillis?

J. F.: Si j'avais conscience en ayant écouté tout au long de ma vie des Blancs manifester des propos racistes, que cela peut exister, ça m'a frappé de constater que, parfois, on ne se rend pas compte que ce qu'on dit peut être discriminatoire. J'ai ainsi trouvé très intéressant de découvrir la perspective de l'autre. Car un de nos buts était d'aller toucher ces spectateurs blancs qui ne pensent pas forcément qu'à travers leur pensée ils enferment les gens dans des catégories.

La Suisse n'a pas de passé colonial, et pourtant on découvre un discours parfois post-colonialiste...

R. M'B.: C'est un leurre de croire que notre pays n'ayant pas eu de colonies, il serait exempt de racisme. Quand on voit par exemple les images que Nestlé a pu utiliser pour vendre ses produits, on est dans un narratif similaire à celui des nations colonialistes. La Suisse n'est pas un îlot de neutralité qui aurait été épargné, les biais au travers desquels le racisme s'exprime sont présents et toujours d'actualité, et il faut les questionner.

Il reste aussi de nombreux clichés liés à ce qu'on appelle la «culture noire», notamment dans le sport ou la musique, qui ne sont pas perçus comme racistes mais qui pourtant peuvent être discriminatoires...

R. M'B.: Au-delà des clichés que l'on sait négatifs, comme la paresse, la saleté ou l'hypersexualité des femmes, on peut en effet avoir tendance à valoriser les Noirs à travers d'autres clichés qu'on croit positifs, alors que ça revient, au final, au même. Il faut arrêter de voir les Noirs comme un groupe monolithique. Combien de fois des gens m'ont dit qu'ils étaient étonnés de voir que je dansais mal ou que j'écoutais du rock et non du reggae... Même si j'ai beaucoup évolué dans un milieu alternatif et tolérant, ma place était quand même parfois questionnée. Tous les clichés sont pernicious, même quand on ne pense pas à mal.

J. F.: Un cliché positif est aussi réducteur qu'un cliché négatif. Et du fait de n'avoir justement pas de passé colonial, c'est plus difficile de trouver les outils permettant de se débarrasser de tout ce qui a été mis sous le tapis. On doit accepter qu'il y a un problème si on veut trouver la meilleure manière de le résoudre.

Et quelle serait cette solution?

R. M'B.: Maintenant que l'élan post-George Floyd et Black Lives Matter est retombé, il ne faut pas que les discriminations soient perçues comme un problème de second plan. De même, il ne faut pas que l'altérité prenne le pas sur la personne. Pourquoi un Afro-Américain est-il perçu comme un Américain alors qu'en Suisse la couleur prend encore le pas sur la personne, avec cette évidence qu'on vient d'ailleurs et que l'exil est forcément récent? Lorsque j'accompagnais ma fille à la crèche en hiver, il est arrivé qu'on me demande si je n'avais pas trop froid...

J. F.: On ne doit pas voir ce problème comme un problème d'étrangers, et c'est pour cette raison que nous avons choisi de donner la parole à des Suissesses. C'est un problème suisse, et non un problème de migrants.

R. M'B.: La solution passera aussi par des nouveaux modèles et des nouveaux narratifs, et c'est à notre échelle ce qu'on a essayé de faire en proposant des représentations positives. Les femmes que nous avons filmées ne sont pas des victimes, mais des femmes qui, à travers leur résilience, ont réussi à se définir par elle-mêmes et pour elle-mêmes. Les regards changeront quand on aura à tous les niveaux de la société des représentants de la diversité. Il faut arrêter d'imaginer qu'une femme noire brillera forcément dans le sport ou la musique; on doit pouvoir avoir une philosophe, une politicienne ou une présentatrice de téléjournal noire. Il faut également sortir de la vision binaire de l'homme blanc hétéronormé face aux *wokistes*. On manque parfois de nuance, avec des extrêmes qui vont trop loin.

Qu'est-ce que l'aventure de ce film vous a appris?

J. F.: Je retiendrais une phrase prononcée dans un film par l'écrivain américain James Baldwin, qui a été une grande source d'inspiration, notamment dans les moments de doute. Pour lui, le racisme est une décision: on ne naît pas raciste, on décide de l'être. Pour moi, il y a donc de l'espoir: chaque matin, les gens peuvent décider de ne pas être raciste.

R. M'B.: Ce voyage m'a permis de me lester d'un poids. Je ressens une forme de légèreté et de fierté d'avoir réussi à trouver avec Juliana un langage commun. C'est la preuve de l'importance du dialogue. En parlant, on peut trouver ce qui nous lie en tant qu'êtres humains. Il faut se départir de la couleur de peau et de tout ce qui peut nous empêcher de faire société ensemble. ■

«Je suis noires», de Rachel M'Bon et Juliana Fanjul (Suisse, 2022), 52 minutes.



Premières dans le cadre du FIFDH: mardi 8 mars à 20h (projection suivie du débat «Etre Noir-e et Suisse: mettre fin au racisme systémique») et dimanche 13 mars à 14h30 dans la grande salle de l'Espace Pitoëff. Egalement disponible en vidéo à la demande du 12 au 20 mars.

Séance spéciale le 25 mars à Pully (CityClub, 20h) en collaboration avec le Bureau cantonal pour l'intégration des étrangers et la prévention du racisme, puis projection le 22 mai sur RTS1 à 22h.



Avec leur documentaire «Je suis noires», Rachel M'Bon et Juliana Fanjul espèrent sensibiliser celles et ceux qui, sans le réaliser, «enferment les gens dans des catégories». (Eddy Mottaz/Le Temps)



Le film raconte le quotidien de Suissesses à la peau noire, entre discriminations et clichés pernecieux. (Akka Filmst)



Le cheveu, c'est politique

Objet de fascination comme de mépris, le cheveu texturé - crépu, frisé ou bouclé - incarne encore aujourd'hui l'histoire de la domination d'une population, et de ses normes, sur une autre. Il est au cœur du film «Je suis noires» présenté au FIFDH

«Don't touch my hair» (ne touche pas mes cheveux), chante Solange, la petite sœur de Beyoncé, dans un nuage de tresses piquées de bijoux. Ce qui a tout l'air d'une phrase anodine reflète en réalité une expérience commune à de nombreuses personnes afrodescendantes: les cheveux texturés - crépus, frisés ou bouclés - font encore trop souvent l'objet d'une fascination aux sombres relents d'exotisme. Mais il n'y a pas que ça.

Stratégies de survie

Au cœur du documentaire *Je suis noires* de Rachel M'Bon et Juliana Fanjul, traitant du racisme en Suisse et présenté au FIFDH ce début mars, la question du cheveu texturé revient dans les bouches des protagonistes pour éclairer une blessure profonde: encore aujourd'hui, le cheveu crépu représente le «mauvais» héritage capillaire, face à la «bonne» chevelure - la norme - lisse et longue. Il faut donc le cacher sous une perruque ou des rajouts, le discipliner. Le casser. «Se lisser les cheveux a longtemps été associé à des stratégies de survie: durant l'esclavage ou la colonisation, c'étaient les femmes avec la peau la plus claire et les cheveux les plus lisses qui pouvaient quitter les champs pour travailler dans les maisons», rappelle Sylvie Makela, cofondatrice du salon de coiffure Tribus Urbaines à Lau-

sanne, dont la raison d'être est la mise en valeur des cheveux texturés.

Séquelles psychologiques

La sociologue Juliette Smeralda, qui a consacré deux livres à ce sujet - *Peau noire, cheveux crépus. Histoire d'une aliénation* et *Du cheveu défrisé au cheveu crépu* - ne dit pas autre chose. Les outils utilisés autrefois pour soigner ces cheveux et le savoir-faire en la matière ont été perdus. Le peigne «des Blancs» est devenu la norme, sauf qu'il est inadapté. Les séances de coiffure tournent alors à la torture, renforçant dans l'esprit des principales concernées le stigmate d'un cheveu inapproprié, sauvage, récalcitrant.

A travers l'histoire du cheveu crépu se prolonge donc celle de la domination d'une population sur l'autre. C'est aussi pour cela que l'Unesco a classé le défrisage parmi

les séquelles psychologiques liées à la traite négrière. Cette pratique, qui consiste à employer des produits chimiques très agressifs pour altérer la texture du cheveu, est encore abondamment utilisée et peut malheureusement conduire à de graves brûlures du cuir chevelu.

Mais comment envisager autre chose lorsque toutes les représentations autour de soi ne projettent qu'un même idéal de beauté caucasien? L'expérience de psychologie sociale de «la poupée noire» menée dans les années 1950 par Mamie et Kenneth Clark a été réitérée pour le récent documentaire *Noirs en France* - écrit et réalisé par Alain Mabanckou et Aurélie Perreau - et donne le même résultat: les enfants noirs rejettent la poupée noire et veulent la poupée blanche, la plus répandue.

Dans un entretien pour le blog

«Black & Curly», Juliette Smeralda affirme: «La question de la poupée est centrale. Elle est un objet identitaire, un objet de projection pour l'enfant. Elle contribue à forger sa vision de la beauté, de l'équilibre, du naturel. La petite fille noire est la seule au monde qui n'a pas cet objet identitaire. C'est la seule qu'on construit avec l'identité des autres.»

Une période charnière

Un frémissement est toutefois perceptible. L'industrie de la mode et des cosmétiques se veut plus diversifiée et les voix de l'antiracisme s'intensifient depuis les manifestations Black Lives Matter en 2020. Le mouvement «nappy» - acronyme de «natural» et «happy» - pour des cheveux texturés naturels gagne aussi des adeptes dans le monde du mannequinat ou de la musique. Et une nouvelle vague de littérature comble un manque: en témoigne le succès de *Comme un million de papillons noirs* de Laura Nsafou, réédité plusieurs fois, ou le best-seller *Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie, traduit en 25 langues.

«On vit une période charnière, comme à la fin des années 1960- début 1970 avec le mouvement des droits civiques, et de libération de la femme», pense Sylvie Makela. «D'ailleurs la coupe afro était réapparue dans les années 1970, aux Etats-Unis mais aussi en Afrique. Et puis on s'est endormis... mais c'est en train de revenir. C'est juste que ça prend du temps.» ■

Marion Police

Pour aller plus loin, découvrez sur le site du Temps un épisode de notre podcast «Brise Glace» sur le racisme ordinaire.